

ETUDE DE L'ESPACE DE L'ANCRAGE DU MAL CHEZ ANDRE
MALRAUX ET ALBERT CAMUS

GLEKENDI-NGBESSOUNGA Jean Bosco

jeanboscolekendi@gmail.com

Université de Bangui

Submitted : 2025-04-03

valued: 2025-05-10

validated: 2025-05-26

RESUME : Le XXe siècle est une époque tourmentée par les maladies, les guerres, la haine et par de multiples excès de violences tant physiques que morales. Le temps est aussi négativement influencé par ces fléaux. L'homme de ce siècle en a payé les frais. Le sort qui lui est réservé est déplorable à cause des destructions massives engendrées par la hantise du mal. Ainsi, la thématique du mal a toujours intéressé les écrivains et continue d'influencer leur production romanesque. Sans doute, le mal fait partie de la vie quotidienne. Chaque jour, on en parle dans tous les domaines. C'est dans ce sens que nous avons eu cette inspiration de parler aussi de cette notion dans ce travail.

L'objectif de cette étude est de montrer comment le mal transforme négativement les espaces dans les romans dans *La Condition humaine* d'André Malraux et *La Peste* d'Albert Camus. La démarche suivie pour mener cette étude est la méthode dialogique inspirée par Mikhaïl Bakhtine dans son ouvrage intitulé *Esthétique et théorie du roman*. Elle s'inspire du carnaval qui est un type particulier de manifestation sociale. Aussi, faut-il préciser que le dialogisme prend en compte « les mots, les dialogues et les sens ». Le comparatisme est également retenu pour appuyer cette méthode pour une meilleure analyse de la notion de mal dans le corpus.

Mots-clés : Etude, Espace, Ancrage, Mal.

ABSTRACT: The 20th century is an era dominated by the multiple excessive violences either physical or moral experienced by human being. His condition of life is awful because of these destructions generated by the obsession of the evil. Therefore this theme always interested the writers and continue to influence their writings.

That is the motivation for the choice of the working which is entitled: "Research of spaces of the anchorage of the evil to André Malraux and Albert Camus." The methods used to tackle this issue is dialogic method inspired by Mikhail Bakhtine's Esthetic and Novel theory which consider words, dialog and the meaning.

Another method is that of comparatism for better analysis of the notion of evil into the corpus.

Keywords: *Research, Spaces, Anchorage, Evil.*

INTRODUCTION : L'espace, parce qu'infiniment très complexe, a connu maintes acceptions depuis les périodes antiques. Les empiristes et les rationalistes considèrent l'espace comme le récepteur de toute chose ; comme l'ensemble des lieux dont nous avons une perception confuse ou non, un composé de données visuelles ou palpables. De nos jours, nombre de théoriciens de l'étude de l'espace dans les productions critiques définissent à leur manière cette notion ; définition qui semble souscrire aux grandes lignes de réflexions sur la notion du mal dans ce travail. L'espace, d'après Gustave-Nicolas Fisher dans *La Psychologie de l'espace* (G.N. Fisher, 1964 : 28) est « un lieu, un repère plus ou moins délimité où peut se situer quelque chose, où peut se produire un événement et où se déroule une activité. » Rappelons que la formule balzacienne du roman, miroir que l'on promène au bord de la route s'applique bien à la représentation de l'espace dans le corpus de ce travail à savoir *La Condition humaine* d'André Malraux et *La Peste* d'Albert Camus. Il est possible de dessiner à grands traits une carte géographique des pays, qu'ils soient réels ou imaginaires et y inclure les principaux espaces des pays, en ne s'inspirant que des œuvres de fictions. Force est de constater que nos romanciers font concurrence avec les géographes. On ne peut pas aussi parler de ces espaces géographiques sans évoquer le mal. Ainsi, quelles sont ces multiples variantes de l'espace qui font l'objet de notre étude et qui constituent les lieux de l'ancrage du mal dans ce travail ? Existents-ils réellement dans ces romans ? Les lignes qui suivent donnent des précisions.

I. La ville

En lisant *La Condition humaine* et *La Peste*, on constate que la représentation des villes constitue un fait indéniable d'écriture majeur dans la littérature francophone. Elles apparaissent comme cadres d'actions très importantes, comme lieux désirés et finalement exerçant un pouvoir de séduction et d'attraction sur les personnages. Ces écrivains éprouvent une prédilection à décrire l'espace naturel dans une diversité. Aussi, l'on peut donner à ce choix une explication.

Dans *La Condition humaine*, il y a la ville de Shanghai. Avant, elle était très calme. C'était un lieu où il faisait bon vivre. Avec ses cinq millions d'habitants (plus de sept aujourd'hui) Shanghai qui n'était, il y a un siècle qu'une bourgade de pêcheurs, est devenue la plus grande ville de la Chine. Le port qui assure plus de la moitié du trafic de la Chine actuelle est le

débouché d'un vaste bassin fluvial où vivent plus de deux cent millions d'habitants. En d'autres termes, la ville de Shanghai bâtie sur le fleuve Houang-Pou, à proximité de l'estuaire du Yang-Tsé dans lequel il se jette, était devenue l'arsenal de la Chine et un des grands entrepôts du monde. Depuis le milieu du XIXe siècle, les concessions internationales juxtaposées y formaient une vaste cité occidentale au bord de la ville chinoise. On trouve des zones industrielles, anciens quartiers résidentiels ou encore administratifs et docks. Ces mêmes concessions dites internationales entretenaient, et ceci jusqu'en 1946, une vie intense dans différents domaines tels que le négoce, l'espionnage et le trafic de la drogue qui leur profitait énormément. Cependant, on note que là devaient fatalement s'affronter l'Occident impérialiste et capitalistes appuyés sur la bourgeoisie chinoise enrichie par le commerce et les forces nationales révolutionnaires de la Chine.

On y retrouve plusieurs catégories de personnalités. Diplomates, banquiers et hommes d'affaires venus d'Occident pour s'installer dans les concessions, siégeant dans les lieux et immeubles luxueux du Bund ou vivant dans les résidences cossues ou riches des bords du Houang-Pou. Des policiers y croissent, des militaires, des agents secrets, des personnages interlopes qui hantent les bars, les boîtes de nuit et les salles de jeux croissent. C'est une cité cosmopolite qui offrait à André Malraux un échantillonnage complet de types humains : aristocrates ruinés par la révolution d'octobre, révolutionnaires engendrés par cette même révolution, européens idéalistes ou ambitieux, chinois inféodés à l'Occident ou désireux de s'en affranchir, espions, espionnes, aventuriers et personnages d'exception par leur avidité à vivre ou leur mépris de la mort.

C'est un univers où se déroule sur un espace restreint le grand jeu politique du XIXe : Orient-Occident, communisme-capitalisme, rivalités de grandes puissances et de trusts internationaux. Shanghai est une véritable conurbation. Cette ville chinoise et ses immenses faubourgs industriels comme Tchapéï et Pootung, constituent un abri très important pour le prolétariat de plus de trois millions d'hommes. La plupart travaillaient aux grandes manufactures spécialisées dans le domaine de la fabrication des armes et tissus. André Malraux écrit :

Ce que Kyo savait de la vie souterraine de l'insurrection nourrissait ce qu'il en ignorait ; quelque chose qui le dépassait infiniment venait des grandes ailles déchiquetées de Tchapéï et Pootung, couvertes d'usines et de misère, pour faire éclater les énormes ganglions du centre ; une invisible foule animait cette nuit de jugement dernier. (A. Malraux, 1933: 21)

Cette ville n'a pas gardé son allure de joie, d'ambiance d'hospitalité et de réjouissance pour toujours. Après, elle est devenue le siège de plusieurs troubles et de soubresauts. En 1926, elle est dominée par le général appelé Sun-Chuan-Fang, dont le pouvoir s'étendait sur tout le Nord du pays et qui était soutenu par les représentants des puissances occidentales. Ce général d'armée faisait face à une opposition révolutionnaire d'une intensité très remarquable et organisée par d'importantes centrales syndicalistes, qu'appuyaient et qu'encadraient les militants du parti communiste. En février 1927, c'est-à-dire une année après, alors que l'armée du Kuomintang s'était avancée à moins de cent kilomètres de la ville, les forces d'opposition se soulevaient pour la libérer et lui en ouvrir l'accès. Ce fut une entreprise qui ne dura pas aussi longtemps que possible ; car Chang-Kaï-Shek, peu désireux de donner cet avantage aux communistes, temporisa et laissa à Sun-Chuan-Fang le temps d'écraser l'émeute par ses exécutions massives. Dans les jours qui suivirent, Sun-Chuan-Fang fut lui-même remplacé par un autre nordiste, Chang-Tsung-Chang, qui s'empara de la ville.

La joie de cette ville se transforme de manière surprenante en malheur. Les insurgés, de leur côté, se ressaisirent. Le parti communiste envoya sur le champ un militant expérimenté en la personne de Chou-En-Laï. Il était donc à Shanghai pour organiser les forces syndicales. De même, il regroupe et arme ouvriers communistes et sympathisants. Puis, quand l'armée de Chang-Kaï-Shek fut aux portes de la ville, il déclencha une insurrection léniniste de grande envergure qui réussit et maîtrisa la ville en vingt-quatre heures.

Et pourtant, le parti communiste, estimant les forces de la gauche insuffisante, donna consigne aux insurgés de jouer l'entente avec Chang-Kaï-Shek. Il espérait qu'ainsi la révolution bénéficierait de son alliance jusqu'à ce qu'elle fût capable de le supplanter. Cependant, on constate que ce dernier entré dans Shanghai, était alors dévoué de toute façon pour une rupture inéluctable. Car, si le but immédiat des communistes et de Chang-Kaï-Shek était le même, entendons par là chasser les gouvernements, à plus longue échéance, leurs intentions étaient diamétralement croisées : l'un voulait établir une république nationaliste bourgeoise ; les autres un régime collectiviste. Il rompit avec l'insurrection et fit exécuter ses chefs avec la complicité de la population bourgeoise chinoise et des puissances dites européennes. Le parti communiste bientôt chassé de Han-Kéou, a dû entrer dans la clandestinité et se barricader dans les montagnes du Sud jusqu'à ce que Mao-Tsé-Toung entreprenne sa longue marche vers le Sud et ceci en 1927. Mais il est important de noter que les chinois s'étaient éveillés en sursaut d'un sommeil de trente siècles dont ils ne s'y replongeront dorénavant plus. Se

mettant au pas de Mao-Tsé-Toung, la lutte se poursuivait dans toutes les immenses campagnes du Nord.

Comparativement à André Malraux, Albert Camus n'a pas aussi manqué de parler de la ville comme un élément très important dans la fiction romanesque. Dans *La Peste*, la ville d'Oran et les autres composantes spatiales rendent témoignage – et ceci de manière significative – d'un sentiment de l'insupportable. Bien avant de devenir un espace de malheur, elle était d'abord un lieu euphorique. C'était un lieu où les gens vivaient au rythme des réalités de la ville. La vie était standard. A propos, Bernard Rieux précise :

Oran, au contraire, est apparemment une ville sans soupçons, c'est-à-dire une ville tout à fait moderne. Il n'est nécessaire, en conséquence, de préciser la façon dont on s'aime chez nous. (...) Oran comme ailleurs, faute de temps et de réflexion, on est bien obligé de s'aimer sans le savoir. (A. Camus, 1947 : 12)

Les expressions « sans soupçons », « on s'aime chez nous », « on est bien obligé de s'aimer sans le savoir » précisent cette euphorie. Cependant, Oran n'a pas gardé son ambiance. Elle est devenue un espace dénaturé puisqu'elle est transformée par la force des réalités de la maladie pour servir à des fins inavouées, non homologuées et consacrées :

Rieux sortit de son cabinet et buta sur un rat mort, au milieu du palier. Sur le moment, il écarta la bête sans y pendre garde et descendit l'escalier. Mais, arrivé dans la rue, la pensée lui vint que ce rat n'était pas à sa place et il retourna sur ses pas pour avertir le concierge. (A. Camus, 1947 : 15)

Pendant cette période de ravage de la peste, le comportement des habitants d'Oran présente bel et bien une particularité à partir du moment où la maladie a atteint son apogée. Les autorités de la place n'ont pas hésité un seul instant de prendre des mesures de sécurité pour tenter d'arrêter le fléau. Les effets conséquents de la dégradation de l'état de santé des habitants sont la fermeture des portes de la ville. Les mesures drastiques prises ont eu par la suite des conséquences négatives sur les habitants. Aussi, faut-il souligner que c'est dans des lieux étriqués ou espaces clos que les gens vivent les situations chaotiques et infernales de leur vie. Avec la montée foudroyante de la maladie de la peste, la ville est placée dans un état d'isolement total. Elle est à cet effet assimilée à un macro-espace clos :

Le soir, la même foule emplissait les rues et les queues s'allongeaient devant les cinémas (...) Bernard Rieux regardait la dépêche officielle que le préfet lui avait tendue en disant : « Ils ont eu peur. » La dépêche portait : « Déclarez l'état de peste. Fermez la ville. » (A. Camus, 1947 : 64)

Avant qu'on en arrive à cette décision de la préfecture, la maladie a déjà beau semer la terreur au niveau de la masse de la population : « En quatre jours, cependant, la fièvre fit quatre bons

surprenants : seize morts, vingt-quatre, vingt-huit et trente-deux.» (A. Camus, 1947 : 64) L'énonciation est hyperbolique. La peste a toujours continué de faire rage à Oran. Même les médecins sont devenus incapables de trouver une solution à cette épidémie. La ville est ainsi assujettie à la peste ; une maladie étrange dont l'évolution statistique de morts qu'elle a causés étonnait au jour le jour. Oran, ville close, est alors devenue le siège incontestable de l'existence du mal ; une cité morbide et de désespoir. Accablée, assiégée et banalisée par le mal, elle ne manque pas de surprendre le lecteur par son aspect morose et hideux. Car, « la cité elle-même est laide. » (A. Camus, 1947 : 11) Dans *La Peste*, la laideur de cette ville est aussi marquée par l'absence de la végétation et d'oiseaux :

D'aspect tranquille, il faut quelque temps pour apercevoir ce qui le rend différent de tant d'autres villes commerçantes, sous toutes les latitudes. Comment faire imaginer, par exemple une ville sans pigeons, sans arbres et sans jardins, où l'on ne rencontre ni battement d'ailes, ni froissements de feuilles, un lieu neutre pour tout dire ? (A. Camus, 1947 : 11)

Dans cette description, on voit les signes précurseurs et marquants du drame ou de la catastrophe qui s'abattra sur la ville dans un avenir proche comme un torrent. La description va même plus loin jusqu'à la personnification d'Oran : « Cette cité sans pittoresque, sans végétation et sans âme. » (A. Camus, 1947 : 13) L'état physique et pittoresque de la cité prouve qu'elle est véritablement sous la menace permanente et indiscutable d'un drame inexorable. A ce stade, tout l'espace oranais exprime une ambiance totalement négative, invivable pour ses habitants et sent l'effluve du mal. Dans ces précédentes illustrations, la présence du mal se justifie par une description dynamique et l'emploi constant des adverbes « sans » et « ni » (six occurrences pour *sans* et deux pour *ni*, rien que pour ces deux exemples qui précèdent).

En lisant *La Peste*, on constate que l'on quitte réciproquement de l'état de joie à l'état de malheur et ainsi vice et versa. Autrement dit, en observant la ville d'Oran avant la maladie de la peste, il y a lieu de déduire que la configuration de l'espace change tout en se relâchant dès lors que la maladie a été vaincue à la fin de la lutte des habitants. Quand la peste est maîtrisée, la ville a retrouvé sa joie et son animation d'antan. Ses portes sont ouvertes sur instructions des autorités préfectorales. Cette ouverture des portes de la cité qui permet la libre circulation des habitants est significative en ce sens qu'elle porte la marque de la libération pour tous les oranais : la vie renaît. De tout ce qui précède, on peut retenir que la ville d'Oran porte la

marque du mal. André Malraux et Albert Camus ont présenté la ville dans leur roman comme un lieu d'ancrage du mal.

Notons que l'espace est un élément incontournable dans un roman. Il est le lieu expressif des événements et des actions des différents personnages. Dans cette optique pluridimensionnelle, il établit une atmosphère systématique, adéquatement liée à l'ensemble des faits qui interviennent dans le roman. Roland Bourneuf et Réal Ouellet le confirment dans *L'Univers du roman* (R. Bourneuf et R. Ouellet, 1972 : 100) : « Loin d'être indifférent, l'espace dans un roman s'exprime donc dans des sens multiples jusqu'à constituer parfois la raison d'être de l'œuvre. »

II. Les stades, les rues, les ports, la plage

Il n'y a pas que les villes qui font partie de l'étude des macro-espaces chez ces deux auteurs. On note également la présence des autres espaces ouverts comme les stades, les lieux publics dans *La Peste*. Les stades qui sont d'habitude considérés comme des lieux de loisirs, de jeux et de distractions ou de détente, sont sollicités au plus fort de l'épreuve et de la peste. Ils sont transformés en centres d'accueil pour les gens qui évitent la maladie et qui fuient la mort. Beaucoup de lieux publics ont perdu leurs fonctions originelles pour remplir d'autres nouvelles fonctions à cause de la maladie de la peste. C'est à ce titre que le stade municipal, appelé à accueillir les malades, est devenu par l'entêtement de ce fléau un camp d'isolement à défaut d'être et de constituer une sorte de mouvoir pour les pestiférés. La mise en quarantaine sonne alors le glas de l'optimisme et plonge les Oranais à la fois infectés et affectés par la maladie de peste dans une situation de non-retour. La configuration spatiale que l'on peut observer par ailleurs dans le port et sur la plage ne semble pas non plus échapper à ce tableau sinistre caractérisé par la séparation et l'enfermement. Les rues de la ville d'Oran offrent elles aussi, des scènes macabres et des spectacles singuliers ; lesquels font peur aux habitants de ladite ville :

Au centre de la ville, les rues étaient déjà moins peuplées et les lumières plus rares. Des enfants jouaient encore devant les portes (...). Le représentant parlait d'une voix rauque et difficile. Deux et trois fois, il regarda derrière lui. - Les gens parlent d'épidémie. Est-ce que c'est vrai, docteur ? » (A. Camus, 1947 : 60)

Dans *La Condition humaine* comme dans *La Peste*, les ports et la plage ne fonctionnent plus comme à l'accoutumée. Ils ont perdu leur attraction habituelle. Jadis mouvementés par les différentes transactions commerciales des pêcheurs qui y avaient cours, le port est devenu un

lieu à éviter à cause de la peste, de combat et de tension. Les bateaux ne peuvent plus accoster. Ils sont maintenus en quarantaine :

La peste mettait des gardes aux portes et détournaient les navires qui faisaient route vers Oran (...) L'animation habituelle qui en faisait l'un des premiers ports de la côte s'était brusquement éteinte. Quelques navires maintenus en quarantaine s'y voyaient encore. (A. Camus, 1947 : 76)

Le spectre de la mort plane en ce lieu qui, autrefois, était un espace de très grande agitation. L'ambiance a disparu. Aussi, la plage est-elle inscrite sur la liste des locaux interdits à toute personne. C'est ainsi que le bain et la nage sont interdits à toute personne au risque de se faire contaminer : « D'une part, la ville fermée et le port interdit, les bains n'étaient plus possibles, » (A. Camus, 1947 : 90)

L'interdiction de nage et de bain de mer par les autorités préfectorales est une mesure qui vise au renforcement du sentiment de séquestration que vivent les Oranais. Cette séquestration va davantage s'accroître dans les lieux dits clos autrement nommés micros-espaces fermés. Dans ces espaces, la réclusion a atteint son paroxysme et arbore ainsi tous les aspects inhérents à une situation de crise ou de guerre. En effet, cet enfermement à l'intérieur de l'enfermement constitue le second niveau de claustration après la première mesure de la préfecture. Ce qui réduit systématiquement l'espace vital des habitants d'Oran. A ce point, on peut dire que l'espace vital est comme le fondement de l'interaction entre la personne et le milieu. Il englobe tous les facteurs qui déterminent la conduite d'un individu dans une situation donnée. L'analyse des deux romans amène à constater qu'il existe deux catégories dans la structuration des petits espaces fermés qui sont les micros-espaces mobiles et les micros-espaces fixes ou figés. Quels sont ces espaces ?

III. Les automobiles, les trains, les navires

Dans *La Condition humaine*, ces moyens de transport commun sont perçus par les passagers comme le siège du mal ; et dans *La Peste* comme un vecteur de prolifération du virus de la peste. Tous les services rendus par le train, les navires et les automobiles sont interdits. Les moyens de transport en commun comme les taxis sont devenus des espaces dangereux à éviter pour les hommes. Ils sont considérés par la préfecture comme un vecteur de divulgation rapide de la maladie. Les gendarmes étaient aussi mobilisés pour contrôler la circulation des véhicules, même pour des cas graves : par exemple amener les corps au cimetière pour enterrement. L'auteur donne des précisions :

Les parents montaient dans un des taxis encore autorisés et, à toute vitesse, les voitures gagnaient le cimetière par des rues extérieures. A la porte, des gendarmes arrêtaient le convoi, donnaient un coup de tampon sur le laissez-passer difficile, sans lequel il était impossible d'avoir ce que nos concitoyens appellent une dernière démesure. (A. Camus, 1947 : 160)

Non seulement ces moyens de déplacement sont interdits, mais aussi les veillées rituelles avant l'enterrement des cadavres sont prohibées : « Les malades mouraient loin de leur famille et on avait interdit les veillées rituelles. » (A. Camus, 1947 : 160)

L'immobilisation des automobiles a non seulement un effet pathologique sur les Oranais, mais également et surtout connote la guerre et la gestion qu'on fait des lieux. Le narrateur mentionne que : « Le ravitaillement fut limité et l'essence rationnée. » (A. Camus, 1947 : 77) La ville d'Oran est ainsi devenue un espace fantôme. Les activités sont réduites à quelques gestes ou bloquées : « Depuis la fermeture, pas un véhicule n'était entré dans la ville. » (A. Camus, 1947 : 76) Mieux, c'est toute la vie des Oranais qui se trouve alors marquée par le singulier manège des automobiles, réduite à tourner dans le néant. C'est donc la loi du silence qui supplante les bruits des moteurs.

Ce qui complique davantage la situation des populations déjà clouées et abattues par la mal. Si le train est une réalité patente dans le quotidien des habitants d'Oran, nonobstant les multiples services rendus ou offerts, il demeure que les mesures prises par les autorités préfectorales pour lutter contre le mal commis par la peste déteignent la valeur fondamentale de ce moyen de locomotion. Grâce au train, la femme du docteur Rieux a été évacuée à l'hôpital de la montagne pour des soins. C'est le même cas pour Madame Othon qui rentre à Oran après une visite courtoise faite à ses beaux-parents et de la femme du juge d'instruction. Finalement, c'est aussi le cas de la mère du docteur Bernard Rieux lorsqu'elle est arrivée dans cette cité galvanisée par la peste. L'immobilisation des trains a non seulement un effet pathologique sur les oranais ; mais aussi et surtout elle connote la lutte et la gestion qu'on fait des espaces : « Impatients de leur présent, ennemis de leur passé et privés d'avenir, nous ressemblions bien ainsi à ceux que la justice ou la haine humaines font vivre derrière des barreaux. » (A. Camus, 1947 : 72)

Au demeurant, précisons que si l'espace naturel est diversement représenté, il y a néanmoins certaines dominantes que l'on peut citer à côté de celui étudié précédemment. Quels sont donc ces dominantes ? Il y a par exemple les navires. Ils sont tombés sous le coup des sanctions et interdits de toute sorte d'activités et de commerce, détournés ou non. Ceux qui sont accostés

sont systématiquement interdits de toute navigation et pris en otage à défaut d'être maintenus à la quarantaine. Les carburants furent rationalisés si bien que les déplacements furent aussi réduits. Mieux encore, c'est toute la vie des Oranais qui se trouve alors marquée par le singulier manège des automobiles, réduite à tourner dans le vide atmosphérique. C'est donc la loi du silence qui supplante les ronflements et bruits des moteurs qui marquaient l'activité de la ville d'Oran.

À ce stade, l'espace est devenu l'un des éléments importants de la dramatisation du récit. Selon sa configuration ou son extension, il accroît ou bien réduit la densité des situations auxquelles les personnages sont confrontés. C'est donc un élément indissociable de l'intrigue romanesque. Ainsi, existe-il une fonction dramatique de l'espace et il n'y a jamais de gratuité dans le choix d'un tel lieu. Dans *La Condition humaine* et *La Peste* comme au théâtre ou cinéma, il y a une fonction scénique de l'espace. Ce qui revient à dire que l'intégration de l'espace géographique dans l'économie du récit n'est pas à négliger.

Il existe aussi d'autres espaces qui portent l'emblème de mal chez André Malraux et Albert Camus.

VI. Les autres espaces

VI. 1. Les collines, les montagnes et les plateaux

L'examen de la biodiversité dans *La Peste* d'Albert Camus démontre que le mal est partout. Plus loin, le docteur Bernard Rieux le souligne sans détour que c'est une cité « de collines, de montagnes et de plateaux » (A. Camus, 1947 : 13). Donc, une zone d'accès difficile ; un désert. Le plateau est désertique et il est comme une porte ouverte au vent de faire son travail. L'environnement présente une atmosphère sèche. Quoi qu'il en soit, forêt, plateau, colline ou savane ; la présence de ces espaces confirme, s'il en était besoin, la récurrence du mal dans notre corpus et dans l'écriture de nos auteurs.

Il semble bien curieux de parler d'espace scénique du roman. Et pourtant plusieurs scènes voire séquences s'organisent comme de véritables petits drames que l'on joue dans un lieu clos ou ouvert conformément au cas. À cet effet, quels sont ces quelques lieux fermés significatifs qui méritent une analyse minutieuse ?

VI.2. Les fours, les prisons, les hôpitaux, les hôtels

En plus des autres espaces qui ont déjà l'objet d'une analyse succincte, l'on peut ajouter les espaces fermés tels que les fours crématoires, les prisons, les hôpitaux, les hôtels, les salles de classe, les cafés, les restaurants, l'église et les usines. Dans *La Peste*, les fours où les

cadavres sont incinérés quand la maladie de la peste a atteint son apogée, sont assimilés au génocide juif pendant la seconde guerre mondiale. L'imaginaire romanesque nous amène à établir un parallélisme entre la peste et l'occupation de la France par l'Allemagne nazie à l'époque. Dans le récit de Camus, la projection de ces faits horribles repose sur la capacité et le talent de cet auteur à rendre compte de la réalité, fut-elle abominable. Le narrateur le confirme : « Il fallut bientôt conduire les morts de la peste eux-mêmes à la crémation. Mais on dut utiliser alors l'ancien four d'incinération qui se trouvait à l'Est de la ville, à l'extérieur des portes. » (A. Camus, 1947 : 164)

L'idéologie nazie basée sur le principe du racisme a favorisé la montée spectaculaire de la xénophobie et de l'antisémitisme en Europe. Le génocide est donc perçu comme un plan soigneusement programmé, réfléchi et organisé par le pouvoir du Reich sous le haut commandement du Führer Adolf Hitler. En dehors du roman de Camus, d'autres auteurs en ont fait mention dans leurs ouvrages, par exemple Jean Defrasne :

En France en 1941, la chasse aux Juifs se précise (...) à plus de 3700 Juifs étrangers sont arrêtés en mai. La première grande rafle a lieu en août dans le XI^{ème} arrondissement. Une autre a lieu en décembre (...). Des Juifs sont exécutés comme otage et une amende d'un milliard imposée à la communauté juive. 743 notables Juifs sont arrêtés. (J. Defrasne, 1993 : 88)

Aussi, a-t-il parlé des camps de quarantaine dans ce roman. Ce qui symbolise en effet les camps de concentration durant l'occupation de la France par les allemands. Le constat est nettement clair si l'on considère le rapport de Tarrou, relatif à la description du stade municipal qui a été retenu pour accueillir un camp de quarantaine :

Il est entouré ordinairement de hauts murs de ciment et il avait suffi de placer des sentinelles aux quatre portes d'entrée pour rendre l'évasion difficile, de même les murs empêchaient les gens de l'extérieur d'importuner de leur curiosité les malheureux qui étaient placés en quarantaine. (A. Camus, 1947 : 215)

Pareillement en France, « les juifs sont enfermés dans les camps de Pithiviers, Beaune-La-Rolande, Drancy et Compiègne. » (J. Defrasne, 1985 : 89) L'on assistera en 1942, c'est-à-dire le 20 janvier, à l'issue de la conférence de Wannsee organisée par les Nazis, à la promulgation des mesures visant à l'extermination des juifs ; et dès lors : « La persécution s'oriente vers le génocide. » (J. Defrasne, 1985 : 90) Il faudra convoquer des situations relatives à la séquestration et à la séparation des amants pour comprendre les mécanismes de claustration mises en place par l'Allemagne et qui reposent entre autres sur le manque de contact entre la zone libre et la zone occupée ; ou davantage entre la France et ses colonies.

Les dispositions prises par les autorités oranaises empêchent des amants de pouvoir se retrouver. C'est le cas de Rambert et de sa fiancée. En même temps ; les personnes infectées sont placées en isolement dans des camps. Ce qui amplifie de plus la douleur et l'angoisse qui habitent presque tous personnages de ce récit. Par ailleurs, cette politique fondée sur la privation et la séquestration a, en France, des effets néfastes et empêche le pays de se libérer du joug de la force occupante : l'Allemagne. Ainsi, les allemands interdisent-ils tout contact entre la zone libre et la zone occupée. Ce qui s'apparente à une stratégie de guerre qui, si dans *La Peste*, elle contribue à circonscrire la maladie, elle participe en France à empêcher toute tentative d'organisation visant la libération du pays.

Outre cela, dans le récit d'Albert Camus, l'on procède d'abord à l'isolement des quartiers extérieurs parce que la peste y bat son plein en faisant beaucoup de victimes. Cet énoncé en dit plus :

Jusqu'ici la peste avait fait beaucoup plus de victimes dans les quartiers extérieurs, plus peuplés et moins confortables, que dans le centre de la ville. (...). A l'intérieur même de la ville, on eut l'idée d'isoler certains quartiers particulièrement éprouvés et de n'autoriser à en sortir que les hommes dont les services étaient indispensables. Ceux qui y vivaient jusque-là ne purent s'empêcher de considérer cette mesure comme une brimade spécialement dirigée contre eux. (A. Camus, 1947 : 156)

Dans cette illustration, on note que les habitants sont séquestrés. Ils sont faits prisonniers par la peste tout en étant dans leurs propres quartiers. Après les quartiers peuplés, vient le tour des quartiers d'affaires qui sont écartés. Et enfin, on n'a pas épargné le centre de la ville, lieu où se trouvent toutes les structures hospitalières. C'est la raison pour laquelle à ce niveau de la maladie, seuls les hommes sont autorisés de sortir pour nécessité de services.

Cette situation rappelle encore une fois de plus l'histoire de la ligne de démarcation établie par l'Allemagne comme un moyen de pression durant l'occupation de la France :

L'armistice avait prévu une simple séparation militaire entre la zone occupée et la zone libre. La ligne qui isolait à l'ouest et au nord plus de départements fut comparée selon le général Stülpnagel à un mors dans la bouche d'un cheval. (J. Defrasne, 1985 : 30)

La zone libre et la zone occupée ne pouvaient se passer l'une de l'autre des allemands qui en avaient conscience et usaient de cette faiblesse de la France pour faire subir continuellement au pays la menace d'une paralysie générale.

Dans *La Condition humaine*, Kyo se trouve en prison, un autre lieu fermé. On le voit vivre dans une abjection totale et sous les menaces de König. Mais malgré son état d'abaissement

moral, André Malraux le précise, « Il prend son courage et défend le fou sur lequel tous s'acharnent en prison. » (A. Malraux, 1933 : 227) Kyo a découvert en prison en face du fou et des gardiens, une abjection qui dépasse tout ce à quoi il croyait pouvoir s'attendre et il est fortement ébranlé. Devant la mort et la perspective de la torture, il choisit le suicide pour demeurer fidèle à son exigence de dignité, refusant d'affronter ce qui dépasse son esprit, son caractère, sa volonté et ne concerne que son corps, son animalité et son instinct : « Il est facile de mourir quand on ne meurt pas seul. » (A. Malraux, 1933 : 240) Conduire sa vie de telle manière qu'on puisse choisir sa mort est le principe de Kyo. Sa mort, il la réussit, il la fait sienne, il la charge de sens mais elle est, en quelque sorte, facile. Même s'il meurt, il échappe à son destin. De toute façon, sa vie et son combat seront repris par tous ceux qui, après lui, continueront l'action (May, Peï, Hemmelrich). Il en est de même pour les deux cents blessés communistes qui, d'abord, étaient placés dans un ancien préau de l'école avant d'être jetés dans le four. C'est dans un climat de malheur que ces prisonniers attendent que la mort les emballe pour un autre monde.

On lit dans *La Peste* que les salles de spectacle, à l'instar des cinémas, qui constituent des lieux d'évasion, distraction ou de plaisir sont, elles aussi, transformées en un autre lieu au moment où la maladie de la peste s'est abattue sur la ville d'Oran. Elles sont devenues des camps de fortune et font plutôt place à un spectacle de désolation.

En outre, l'église qui est de tout avis réputée comme un local qui dispense de la bonne morale et donne de l'espoir de vie aux hommes, est subitement devenue un lieu d'obscurantisme notoire sans équivoque. Même ceux qui se disent des chrétiens fervents se retrouvent, malgré eux, dans une situation difficile de vie offerte par la maladie. La raison d'être de la peste se justifierait par le fait que les oranais auraient commis trop de péchés, d'abominations devant Dieu selon les propos du père jésuite Paneloux :

Il avait une voix forte, passionnée, qui portait loin, et lorsqu'il attaqua l'assistance d'une phrase véhémence et martelée : Mes frères, vous êtes dans le malheur, mes frères, vous l'avez mérité, un remous parcourut l'assistance jusqu'au parvis. » (A. Camus, 1947 : 91)

Avec l'allure vertigineuse de la maladie, l'église est devenue un centre de lavement de cerveau et de déchéance psychologique pour les populations de la cité d'Oran. Elle est un lieu de prédilection pour le père Paneloux de donner des explications sur les origines ou les fondements de la peste. Un lieu de retrouvailles pour les chrétiens au départ, elle est devenue peu à peu infréquentable, parce que la population a perdu sa confiance en Dieu. Une telle

attitude prend ses repères à partir des prêches si cinglants et lapidaires du père. On assiste ainsi à un traumatisme de la population qui est convaincu que ce lieu est hanté par des forces maléfiques et punitives au service de Dieu.

Les salles de classe voire les préaux des écoles sont devenus des locaux accessibles à l'ouverture des hôpitaux secondaires juste pour pallier les problèmes de soins ; ils sont équipés en lits pour les malades et autres matériels médicaux. Ce sont donc des lieux qui obligent les gens à aller en congé technique forcé. Ce n'est plus des lieux destinés à l'éducation des gens plutôt pour les soins médicaux après avoir été contaminés par la maladie, pour enfin mourir par la suite. Ce sont de véritables locaux agoniques, des espaces négatifs.

Il y a aussi les lieux lugubres comme les cimetières qui sont d'ailleurs des espaces de malheur et destinés à recevoir des cadavres. Vu le nombre de plus en plus croissant des morts, les corps sont finalement inhumés dans des conditions qui ne sont pas bienséantes :

Le caractère désagréable que revêtaient maintenant les formalités obligea la préfecture à écarter les parents de la cérémonie. Cette dernière pudeur disparut et qu'on enterra pêle-mêle, les uns sur les autres, hommes et femmes, sans souci de la décence. (A. Camus, 1947 : 162-163)

Parfois, les fosses étant trop petites pour contenir toutes les victimes, d'autres cadavres sont acheminés vers les fours préparés pour la circonstance pour la crémation et ce, sur un décret de la préfecture. Il semble même que la décision préfectorale ne rencontre pas l'agrément de la population. Et c'est à tout fait normal ; parce qu'en temps de guerre, on peut dire que c'est de cette manière désagréable que les inhumations sont faites. L'on n'est pas trop surpris dans ce cas d'assister à l'agonie du personnage tel que Tarrou. En tant qu'espace clos, la maison du docteur Rieux participe de l'effet dramatique de la peste qui continue résolument de servir de façon contingente.

Il est évident que les macro-espaces et les micro-espaces ne sont pas véritablement adéquats dans une étude qui se base sur une structure spatiale très parcellaire à plusieurs degrés. Les deux niveaux d'enfermement présents dans *La Condition humaine* et *La Peste* jouent suffisamment sur le comportement spatial des structures en surface ou des lieux qui perdent visiblement leurs fonctions initialement connues pour revêtir de nouvelles fonctions. D'une manière ou d'une autre, on y voit une perturbation du fonctionnement de la société et partant des hommes. Ce qui leur fait perdre leur espace dit vital d'après les termes de R. Sommer cité par Gustave Fischer dans son ouvrage *La Psychologie de l'espace* :

Une zone chargée émotionnellement (...) une « aura » qui aide à régler le comportement spatial des individus ; c'est aussi l'ensemble des processus par lesquels les gens marquent et dépersonnalisent l'espace qu'ils occupent. (Gustave Fischer, 1964 : 11)

En conclusion, L'analyse de l'espace dans ces deux romans peut être considérée comme un espace ouvert vers l'extérieur et en proie à des difficultés et événements malheureux de tous genres. En lisant *La Condition humaine*, *La Peste*, nous constatons que les deux structures de l'espace demeurent prisonnières du sentiment de peur, de malheur, de mort et de la claustrophobie (c'est-à-dire de la peur irrationnelle des espaces confinés, de l'enfermement) qui caractérisent les populations. À Shanghai, à Oran, pendant que les guerres, la maladie de la peste, la lutte pour le pouvoir, les conflits entre le parti au pouvoir et les révoltés (en Chine par exemple) sévissaient, les structures spatiales ont été nettement dénaturées et dégradées au plus haut degré par rapport à leur occupation et leur sollicitation excessives par tous les fléaux dont nous avons précédemment fait mention. En cela, tous nos auteurs s'accordent pour témoigner de la précarité et de la fluidité de l'existence humaine et de la valeur de la paix si chère à tout homme. En d'autres termes, parler de la représentation de l'espace dans un roman revient à évoquer une question aux multiples facettes et les choix que nous avons faits ont nécessairement un caractère qui est arbitraire. Cependant, l'étude des rapports entre l'espace et les ressorts du récit offre une immensité de champs d'investigations, ne serait-ce que par exemple au plan de la relation entre celui-ci, les personnages et le contenu sémantique des dialogues qu'ils échangent d'une part et qui détermine dans une large mesure les caractéristiques du style des romanciers d'autre part.

Références bibliographiques

- Bakhtine, Mikhaïl, (1980), *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard.
- Bourneuf Roland et Ouellet Réal, (1972), *L'Univers du roman*, Paris, Seuil.
- Camus, Albert, (1947), *La Peste*, Paris, Gallimard.
- Defrasne, Jean, (1933), *L'occupation allemande en France*, Paris, collection « Que sais-je ? », 2^e édition.
- Fischer, Gustave-Nicolas, (1964), *La Psychologie de l'espace*, Paris, P.U.F, collection, « Que sais-je ? ».
- Malraux, André, (1933), *La Condition humaine*, Paris, Gallimard.